

Ragnar Hovland

Une moto dans la nuit

La présente édition a été traduite avec l'aide du NORLA.

Traduit du néo-norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

Les Editions La Joie de lire sont au bénéfice d'une bourse d'aide
à une maison d'édition du Département de la culture
de la Ville de Genève pour les années 2009 et 2010.

1. LE RADEAU

UNE MOTO DANS LA NUIT

Le bruit de la moto dans la nuit. Voilà, il vient de revenir. Il est encore loin. Mais très vite il se rapproche, pour ensuite se volatiliser de manière définitive. Un bruit sec, qui s'étire et n'en finit pas — jusqu'à ce qu'il ne reste rien de lui.

Un bruit — seul, complètement seul.

Après, le silence est total, et j'arrive la plupart du temps à me rendormir avant que les oiseaux ne commencent leur tintamarre du matin. Puis quelqu'un s'avachit dans le lit derrière la cloison ; ou quelqu'un rentre à la maison, manque de déglisser la porte, finit affalé par terre. C'est toujours la même personne.

Encore après, le réveil sonne et je me lève — si tant est qu'il ne pleuve pas trop ou que je n'aie pas de bonnes raisons pour rester couché.

Je me lève avec l'espoir qu'un beau jour la douche daignera fonctionner. En allant à la salle de bains j'enjambe celui qui gît sur le sol. J'ai toujours présumé qu'il dormait, d'un sommeil profond, rythmé par les gargouillements, son chapeau à quelques centimètres de lui ainsi que son manteau couvert de taches de boue.

C'est le matin dans la maison et je me demande comment je vais occuper ma journée. Souvent, je décide en fin de compte d'aller à l'école. Du coup je me trouve un tee-shirt dans le tiroir et j'enfile mon coupe-vent, je fourre dans mon sac les livres qui sont à portée de main, puis je traverse d'un pas lourd les champs donnant sur les HLM jaunes de la banlieue que le soleil entreprend timidement d'éclairer.

Le bruit de la moto est parti et ce sont de tout autres bruits qui me suivent à travers les champs humides où les carcasses de voitures rouillent et se transforment en terre avec le temps.

Un jour nouveau vient de commencer et je n'en peux plus de marcher pour entrer en lui.

LE GANG MAMBA

Je ne peux décemment pas continuer d'avancer dans ces champs détrempés sans mentionner le gang Mamba. Avant, il s'appelait le gang Caramba — mais c'était nul comme nom. Personne ne les aurait jamais pris au sérieux avec un nom pareil. Ils se sont donc rebaptisés le gang Mamba et, là, personne n'a eu de problèmes pour les prendre au sérieux. En fait, ce sont eux qui tiennent la banlieue d'une main de fer. Ou plutôt leur chef : Johnny Mamba. Sauf que lui, on le voit rarement. Les autres, en revanche, on les voit. Et plus qu'assez. Nul ne peut les louper quand ils zonzonnent sur leurs motos qui foncent à toute blinde, en marcel sales, jeans déchirés et blousons en cuir doublés d'une fourrure blanche, avec un mamba noir dans le dos.

La rumeur veut qu'ils aient tué des gens, mais je n'en sais pas plus que ça. Ils passent surtout leur temps à briser des vitres, à voler des bières dans les magasins ou à casser les chiottes du collège. Ou alors ils jouent avec leurs couteaux, boivent leurs bières dont ils cassent les bouteilles aux pieds de mères au foyer terrorisées.

La police ? De temps en temps elle en embarque un. Mais alors Johnny Mamba ou sa mère font un petit détour par le commissariat et le type arrêté se retrouve dehors avant que le soleil ait pu pointer le bout de son nez derrière les nuages. Eh oui, il est comme ça, Johnny Mamba. Et la police, dans son genre, elle est comme ça, elle aussi.

S'ils ont vraiment tué ? Quoi qu'il en soit, ils frappent suffisamment pour que les personnes, longtemps après, soient méconnaissables. Les patrons de magasins qui se plaignent. Les gens qui font les malins. Ou les victimes au hasard. Tout dépend de l'humeur de Johnny Mamba.

A une époque, moi aussi j'ai été victime de leurs harcèlements. Pas très étonnant. J'étais mince, j'avais les genoux cagneux, les cheveux jamais peignés, et je traînais toujours tout seul.

Ils avaient pris pour habitude de m'attendre à l'école, aussi bien au début qu'à la fin des cours ; ils m'encerclaient, faisaient ronfler leurs moteurs, ricanaient, sachant pertinemment que j'étais une proie facile. Leur petit jeu aboutissait systématiquement au moment où ils m'envoyaient valdinguer dans la bouillasse, ouvraient mon cartable et dispersaient mes

livres et mes cahiers partout avant de repartir voler des bières et menacer les gens avec leurs couteaux.

Je ne sais pas ce qu'ils avaient contre moi et il est probable qu'ils ne me reprochaient strictement rien. J'étais juste le clampin idéal.

Puis il y a eu un tournant. Ça s'est produit un jour où pour la énième fois ils nous avaient balancés dans la boue, mes affaires de classe et moi, et d'ordinaire ils s'en satisfaisaient. Sauf que ce jour-là devait être spécial car ça ne leur a pas suffi. Ils sont descendus de leur bécane et ont toisé celui (moi, donc) qui gisait à terre, l'œil mi-clos, puis ils se sont regardés. Non, il y avait décidément un truc qui manquait. C'était sans doute dû à cette journée particulière. Autant que je sache, ce pouvait être l'anniversaire de Johnny Mamba ou celui de sa vieille mère.

– On va l'attacher, a dit l'un d'eux.

Et c'est ce qu'ils ont fait. Au seul arbre visible à des kilomètres à la ronde, où une pie solitaire avait élu domicile et qui, je n'ai eu aucune peine à le comprendre, n'était pas décidée à s'immiscer dans cette histoire pour m'aider.

– Foutez-lui le feu, a dit l'un d'eux.

Je l'ai clairement entendu.

– Ouais ! Faites-le cramer ! On va lui donner une bonne leçon !

Si j'avais peur ? J'en aurais pissé dans mon froc. Je distinguais vaguement un type maigre et blanc comme un cachet d'aspirine s'approcher de moi avec un briquet.

Et c'est là que j'ai crié :

– Je vous préviens, je dis tout à mon frangin !

Là, le plus incompréhensible est survenu. Le type s'est immobilisé. La flamme s'est éteinte. Ils ont échangé un regard. L'un d'eux a murmuré un truc à un autre, un troisième a acquiescé. Puis ils m'ont observé. Le type au briquet est revenu vers moi, cette fois sans briquet, et il m'a détaché. Il m'a ensuite donné un coup de pied aux fesses, et ils sont montés sur leurs engins avant de disparaître dans une salve de rires et de cris.

Ç'a été ma toute dernière rencontre rapprochée avec le gang Mamba. Ça remonte à plus d'un an maintenant. Je les aperçois de temps à autre, je sais qu'ils me dévisagent mais aucun ne s'approche de moi ni ne me flanque une quelconque rouste. Un jour, j'ai aperçu Johnny Mamba derrière les vitres fumées de sa Mercedes. Son regard a croisé le mien l'espace d'une

seconde, j'ai eu l'impression qu'il souriait. Un sourire qui ne laissait présager rien de bon.

C'est de cette manière que je me suis souvenu que, autrefois, j'avais eu un frère.

UNE VIE DE RÊVE

Un certain nombre de gens, surtout des filles, aiment à penser que je mène une vie de rêve — ou une vie de conte de fées, c'est selon. Sous prétexte que j'arrive toujours en retard au collège et que je m'absente à chaque fois pendant de longues périodes ; sous prétexte que j'habite un taudis près de la rivière avec un oncle qui ne dessoûle jamais et que la compagnie d'électricité nous coupe régulièrement le courant si bien qu'on se voit obligés de nous raccorder aux fils électriques ; sous prétexte que personne (moi y compris) ne sait où se trouvent mes parents et que le gang Mamba ne touche pas à un cheveu de ma tête.

Je ne les compte plus, celles et ceux qui voudraient participer à mes contes de fées et vivre mes rêves.

Ç'a été le cas de Cara Mia. Elle a les cheveux foncés et elle est belle, elle était tout de rouge vêtue et elle avait un panier de pique-nique plein. Elle avait tout — tout sauf une vie de rêve.

Elle n'était qu'une gamine de riche qui allait dans le même collège que moi.

– Et voilà, c'est ici que j'habite, j'ai dit un jour

en montrant ma baraque, où à peine une vitre est entière.

Elle a hoché la tête ; jusque-là, elle avait l'air contente.

La rivière déversait son eau marronnasse et poisseuse, où des tâches de mazout et des bouts de polystyrène flottaient en surface.

Je me suis un instant demandé s'il fallait que je prenne Cara Mia par la main ; je veux dire : celle qui ne tenait pas le panier de pique-nique.

– Je peux entrer ? a-t-elle demandé.

Je ne savais franchement pas si c'était une excellente idée.

– Tu peux, oui. Mais je ne sais pas si c'est une bonne idée.

Elle m'a regardé avec ses yeux foncés de fille.

– Je peux peut-être quand même entrer ?

Non, elle ne le pouvait pas. Ce n'était pas du tout, vraiment pas du tout une maison où on faisait entrer des filles de riche. Tant qu'on était dehors, je pouvais faire semblant que la maison ne concernait que moi.

Leonard m'a aidé. A dire vrai, c'est une des rares fois où il m'est venu en aide. Toujours est-il que :

La porte s'est ouverte avec fracas en menaçant une seconde de sortir de ses gonds et de précipiter dans sa chute le reste de la bicoque. Leonard se tenait sur le seuil, le chapeau de traviole, un pan de chemise sur son falzar, le regard fixe. Comme en transe, il a déboutonné sa braguette, a sorti son gros engin et fait jaillir une cascade fumante au bas du perron. Il était impossible alors de déterminer avec certitude s'il nous voyait ou pas, pour lui de toute façon ça n'aurait pas fait grande différence.

En tout cas ça a marché. Cara Mia a d'abord écarquillé les yeux, j'ai remarqué qu'elle se figeait et se cramponnait tellement fort à son panier que les articulations des phalanges en étaient blanches.

Puis elle a détalé. Sans me regarder, sans prononcer un seul mot. Elle s'est retournée et elle a décampé, en serrant dans son poing son panier de pique-nique, en courant dans les champs si vite que les flaques en tremblaient.

Je l'ai regardée s'enfuir et c'est une petite fille effrayée que j'ai vue partir, tout de rouge vêtue et les cheveux volant au vent. J'ai senti qu'elle me manquait déjà et au plus profond de moi je détestais Leonard — lui, la maison qu'on habitait et ma vie prétendument de rêve.

Toujours sur le perron, Leonard a reboutonné son pantalon. Il a feint de ne m'apercevoir qu'à cet instant seulement.

– Salut la compagnie ! s'est-il écrié d'une voix enrouée. Putain, j'avais une de ces envies de pisser, j'te dis pas. Ça doit être la bière.

Je l'ai ignoré. Je suis descendu le long de la berge. La rivière était épaisse, brunâtre, et je me suis rappelé qu'un jour j'avais eu un radeau et qu'à cette époque tant de choses étaient différentes.

LA RIVIÈRE ET LE RESTE

En fait ce n'est pas si dur de grandir le long d'une rivière. Un jour j'ai cru que c'était ça, que c'était ça qui manquait. Ce ne l'était pas, mais je m'en suis rendu compte bien plus tard.

La rivière coulait juste devant et il me fallait bien quelque chose, moi qui n'avais plus de parents et vivais dans la maison la plus moche que je connaisse.

Sans oublier que la rivière, autrefois, était différente : pleine de poissons gras et brillants qui frétilaient entre les pierres, en quête d'amour. Je me souviens de la rivière sous le soleil de l'après-midi, quand elle s'écoulait tranquillement et me rappelait mes parents disparus.

Je me souviens de la rivière les soirs de tempête, quand l'eau fouettait les murs et les fenêtres, quand les poissons étaient jetés sur la terre ferme, quand les démons de la rivière hululaient et jetaient des malédictions qui s'envolaient dans les rafales de vent.

Je me souviens toujours du radeau — mais j'y reviendrai plus tard.

Je me souviens aussi de tout ce qui dérivait devant

chez nous. Pas comme maintenant où on ne voit passer que des cartons de lait, des nappes de mazout et des chiens crevés, en route vers un endroit où l'herbe est plus verte.

Ce pouvait être tout et n'importe quoi à l'époque, ce qui dérivait : des théières, des bouquets de roses feu ; un jour, j'ai même aperçu tout le nécessaire d'une fête d'anniversaire, avec les chapeaux en papier, les bouteilles de jus de fruit et les pailles.

Mais ce dont je me souviens le mieux, c'est cette soirée au clair de lune. Soudain, quelque chose bougeait à la surface de l'eau : un canapé. Et, sur le canapé, une petite fille, avec des petites couettes et un visage pâlichon. Je n'ai pas pu m'empêcher de la regarder. Assise, parfaitement immobile, les chaussures à quelques millimètres de l'eau, elle observait les terres.

Je n'aurais rien dû dire, mais je sentais en même temps que je ne pouvais pas me retenir.

– Où tu vas ? j'ai demandé, en prenant aussitôt conscience de la connerie de ma question, et combien elle devait renforcer le sentiment de solitude de la petite fille.

Mais elle s'est contentée de lever la main, elle m'a fait au revoir — avant de disparaître.

J'avais beau faire, je n'arrivais pas à l'oublier. Et, longtemps, à chaque pleine lune, elle remontait à ma mémoire, je la revoyais assise sur son canapé, avec ce visage si blanc, ces couettes, et cette main qui m'a fait au revoir, une seule fois.

Aujourd'hui, j'ai oublié à quoi elle ressemble. Je me souviens seulement que c'était une petite fille qui dérivait sur un canapé, un soir de pleine lune.

Dans quelques années, il est probable que je commence à douter de l'avoir vue en vrai.

Je suis le seul que je connaisse qui habite aussi près de la rivière — si on exclut Leonard, bien sûr. En même temps je peux le comprendre car elle ne sent pas très bon, la rivière. Après que les banlieues se sont mises à s'étendre, à boucher notre horizon, la rivière a senti de plus en plus mauvais, est devenue de plus en plus marronnasse.

Dans quelques années, il est tout à fait probable que je doute d'avoir jamais vu une fillette avec des petites couettes dériver sur un canapé par un soir de pleine lune.